Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 21

Artikel: Restaurant automatique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200154

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rent réveillés en sursaut, l'autre matin, entre Versoix et Genève :

— Genf, Genf, criait le conducteur.

— Ben, dit un marchand de vins, je croyais que nous arrivions à Genève.

— Nous nous serons trompés de train à Lôsanne, dit un représentant d'une grande huilerie du Midi.

— Sapristi, un jour de perdu... Mais je ne connaissais pas cette station.

— Mon bon, dit le Marseillais, nous arrivons en Suisse allemande... Faut demander à ce conducteur... Pourtant, en partant de Vevey, on nous avait indiqué cette voiture directe...

— Hé, conducteur...

— Was weit'r? (Que voulez-vous).

— Troun de l'air, il ne sait pas le français. Dis donc, Isidore, toi qui sais l'allemand, demande-lui un peu où nous sommes.

Isidore s'exécute.

— Herr Konducteur, wir haben verloren, was ist Genf gewesen .. (Allemand très approximatif, signifiant : « Nous ne savons plus ce que veut dire Genf. »)

Le conducteur :

— I cha nit spanisch (je ne comprends pas l'espagnol). Was weit'r? (que voulez-vous).

Le marchand d'huile se désespère. Il montre son billet au conducteur, qui a l'air bon enfant, avec sa belle barbe blonde et ses lunettes d'or.

— Ja, ja, Fifis-Genf, s'isch guet so... (Vevey-Genève, c'est juste). Et de sa belle et forte voix, il dit encore une fois :

— Genf, Chenèfe.

Les voyageurs de commerce respirent.

(*Tribune de Genève.*)

Restaurant automatique.

Lausanne a depuis trois jours, place Saint-François, son restaurant automatique (les gens qui veulent se distinguer du commun des mortels prononcent : Express-bar). Elle n'a ainsi plus rien à envier à Londres, à New-York, à Bâle ou à Genève.

Le restaurant automatique lausannois a d'emblée été proclamé très chic par la jeunesse élégante qui fait sa fine jambe sur la place Saint-François. Les vieux Lausannois, eux, ne formulent pas encore de jugement, et pour cause. Ils ne connaissent, en effet, du nouvel établissement, que la devanture et que ce qu'en ont dit les journaux quotidiens. Peut-être, un jour ou l'autre, se décideront-ils à y entrer, lorsqu'ils le pourront sans faire un affront au tenancier de leur café habituel. L'un d'eux, cependant, nous a déclaré qu'il n'y mettrait les pieds ni pour or ni pour argent

— Comment voulez-vous, s'exclamait-il, comment voulez-vous qu'on ait du plaisir à prendre ses trois décis dans cette pinte à mécanique? D'abord, sait-on seulement, après avoir glissé sa pièce de monnaie dans l'automate, s'il vous donnera toujours ce que vous lui demandez : ces machines-là, c'est capricieux comme les belles dames! Et puis, plus moyen de faire la causette avec le patron, avec sa femme ou sa fille, non plus qu'avec les sommelières. On a beau dire, un verre de vin présenté avec un air souriant, avec un mot aimable, vous paraît toujours meilleur, quand même ce serait parfois du « penadzet »!

Une connaissance de ce vieux Lausannois, qui assistait à notre entretien, était d'un avis différent.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, je suis pleinement d'accord avec vous. Seulement remarquez que personne ne vous force à aller prendre un verre de vin automatique.

— Il ne manquerait plus que cela!

— Personne ne vous y contraint et vous finirez bien par y aller de votre propre mouvement...

— Jamais!

— Il ne faut jamais dire : « jamais », comme disait Bismark... Vous irez tout comme un autre chez l'automate restaurateur, par curiosité et aussi parce que, sans vous en rendre compte, nous nous américanisons lentement. Déjà, on peut compter sur les doigts les Lausannois qui comprennent et qui parlent encore le patois...

— Qu'est-ce que l'Amérique a à faire avec notre patois?

— Vous ne saisissez pas? Mais depuis que les Américains, les Anglais et tout ce qui voyage envahit notre pays, nous devons renoncer à nous exprimer dans l'idiome de nos pères, parce que ces étrangers ne nous comprendraient pas; alors, pour leur être agréable, à eux qui ne se donnent pas la peine d'apprendre notre langue, nous nous sommes mis à parler la leur. Dès lors, nous n'avons fait qu'imiter de plus en plus les Américains. Comme eux, nous bâtissons des maisons de huit, dix, douze étages; nous ne faisons plus un pas sans nous servir du chemin de fer, du tramway ou de l'automobile; bientôt, nous aurons des services réguliers de ballons; et en attendant que ce merveilleux moyen de locomotion s'implante et soit racheté par la Confédération, nous traversons la vie en train express, considérant comme des heures perdues le peu de temps que nous consacrons à la famille, aux repas, aux promenades. Tout aux affaires! comme l'Américain, voilà notre devise et notre mot d'ordre....

— Il me semble pourtant que nous nous accordons bien encore par ci par là un peu de bon temps.

— Et c'est à notre grand détriment, mon cher monsieur, car aujourd'hui qui prend du bon temps n'est plus dans le mouvement, reste en panne, végète ou finit misérablement. Il faut avoir, non seulement le coup d'œil américain, mais toutes les qualités de ce peuple-éclair pour arriver à quelque chose. Et c'est pourquoi, tout en nous américanisant encore davantage, le restaurant automatique nous sera fort utile. D'abord, pas de longs pourparlers avec le patron ou ses employés, pour savoir si l'on peut avoir oui ou non une côtelette ou un beafsteck. Les inscriptions des distributeurs vous disent immédiatement ce que vous pouvez vous fourrer sous la dent. Plus de ces appels sans fin lancés à un garçon qui fait la sourde oreille quand vous lui demandez un simple verre de bière au lieu d'une bouteille de vieux vin. Vous êtes pour ainsi dire le maître de la maison et vous vous servez à votre guise. Les voyageurs, les gens pressés et les dames salueront non sans plaisir l'ouverture du bar, pardon, du restaurant automatique. Je dis les dames, parce qu'elles n'y éprouveront pas la gêne assez compréhensible qui les envahit lorsqu'elles entrent seules dans un café où des hommes attablés les dévisagent curieusement. Là, rien de pareil; elles iront tout droit à un guichet, comme à la poste, y jetteront leur pièce de deux ou de quatre sous, et après avoir pris leur thé ou leur sirop, s'en iront avec la même hâte que les autres consommateurs.

— Tout cela est bel et bon, mais quand on voudrait seulement une ration de pain et de fromage, est-ce que votre mécanique se dérangerait pour vous servir?

— Allez-y voir, mon cher monsieur.

* * *

C'est mardi qu'a eu lieu l'inauguration du restaurant automatique, à laquelle, assurent nos confrères, la presse avait été conviée. M. Masson, président de la société, a souhaité la bienvenue à ses invités avec beaucoup d'esprit, dit-on. Nous n'en doutons nullement; mais, M. Masson, que n'eut-il aussi le bon esprit de ne pas oublier le petit *Conteur* dans la liste des invitations.

Encombrante manie.

La mode des cartes postales illustrées sévit avec rage. Il n'est pas d'évènement, même le plus insignifiant, qui ne donne naissance à deux ou trois modèles de cartes postales illustrées. Et quand il s'agit d'évènements importants, le nombre alors est fantastique; témoin nes fêtes du centenaire,

La direction des postes allemandes vient de publier une statistique des cartes illustrées qui ont été expédiées en une semaine par ses soins.

Elles atteignent le chiffre presque incroyable de 10,128,569, en augmentation de près d'un million et demi, sur le total de la semaine précédente.

La valeur des timbres oblitérés sur ces cartes s'élève à fr. 600,000.

Lé z'einterrâ.

Vo vo rappelâ dai z'einterrâ de l'ai a on pare d'ans : l'ire dai petits fricots. Por ti lé z'invitâ failliâi lo bouillon avoué dai z'étales aô bin dau tserfouillet que trottave déssu, lé truffies accoumoudaïes, lo routi, etseptra, etseptra, que cein cotâve gros ai proutses pareints. Apri lo repé, lo vin colâve, on trinquâve et pu... eh bin! et pu on quemècive à avai lo fi de la lègua remoua et on barjaquâve.

— L'è portant bin tristo po clli pourro Sami, l'ire ancora tot dzouveno, desâi ion.

— Bin su, ma que vollien-vo fére, faut ti l'ai passa, desâi on ôiro.

— A la tinna!...

— L'a pardieu bin souffè.

— Oï, ma ora, lé bin benhiraô.

— L'è bon, clli novi!...

— Ein a fé tot parâi onna galèza on dzo.

— Quaise-té!

— Bin su; attiutave stasse :

« L'avâi loyi lo Bron à Tiennon por fère tserri avoué sa Grise. La Grise étâi bo et bin gamniâ; ma lo Bron, on ara djura on'esqueletta, l'étâi asse chet qu'on étalla. Io a-te que reincontre lo protiureu, vo sède prau, lo vilho pansu qu'on lai desâi medze-pourro. Sé met à guegni l'appliâ à Sami et lai fâ :

» — Porquie clli tsevau ète tot riond et l'autro l'est quemet on vilho bosset, on vâi tote lé dauves?

» — Prau su, que lai repond Sami, que lo premi l'è protiureu, l'autro sara son client. »

Et on risâi; on ôtro ein racontave ancora iena. De teimps z'ein teimps, on oïa : « A la tinna! » et on trinquave tant qu'on coup mîmo on âobllie lo mô et que 'na fenna aôvre la porta dau pâlo et lau dit : « Vo sède, se vo volliein einterra Sami vouâ! l'è binstout né. »

A l'einterra de David, Luise, sa véva, fasâi mau bin à vère, ie tschurlave, sè lameintave : « Eh! mon Dieu, mon pourro David! tant qu'on s'amâve, pu pa mé vivre sein té! » Lé dzeins asseyivant bin de la consolâ, ma ne volliâve rein oure : « Prèds pacheince, que lai desant, cein passera, l'è su que l'è pénabllio, mâ faut pacheinta. » Et tot lo mondo lai fasâi assebin : « Prèds pacheince, prèds pacheince. » A la fin dau repé, quemet ion l'ein redesâi ancora : « Prèds pacheince », la Luise que l'avâi on vesin qu'on surnommâve Pacheince, ie fâ :

— Craidè-vo que mé voudra?

MARC A LOUIS.

Dévoilées.

Revenant sur les dangers que présente pour la vue l'usage des voilettes, un oculiste alle-